L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. — NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 9 MAI 1886. — 59ème Année.

FEUILLETON.

No 1. Commencé le 9 mai, 1886.

LA PETITE

DOMPTEUSE

Par Armand Dubarry

I

LA FOIRE AU PAIN D'ÉPICE

—Entrez, messieurs, entrez, mesdames! C'est vingt centimes, quatre sous, par personne, et dix centimes, deux sous, pour messieurs les militaires et pour les enfants. Suivez, suivez, suivez le monde!

—Venez voir le grand phénomène : le veau à six pattes, honoré de la visite de plusieurs têtes couronnées!

—Le monstre marin des mers glaciales va parler; il obéira au commandement de sa maîtresse et se montrera doux comme un agneau. C'est quinze centimes; prenez vos places!

—La femme sauvage de l'intérieur de l'Afrique se livrera à ses exercices terribles. Vous l'entendrez pousser les cris de guerre de sa tribu; vous la verrez danser le pas des cannibales avant un festin de chair humaine, manger de la viande crue, avaler du verre pilé et mailler des barres de fer rougies au feu! Et pour ce spectacle sans précédent, vous donnerez la bagatelle de dix centimes, deux sous par personne!

—Venez voir la merveille andalouse. Ce colosse a quinze ans, pèse cinq cents livres, et danse avec autant de grâce et de légèreté que les premiers sujets de l'Opéra!

—Notre homme-squelette, mesdames et messieurs, est le seul et unique de son genre. A l'aide d'une lumière, vous observerez, à travers son corps, les mouvements de ses viscères. L'Académie de médecine en a été émerveillée, et les plus célèbres docteurs de l'Europe se disposent à le visiter. Entrez dans la loge; le prix est le même pour tout le monde : c'est deux sous, deux sous, deux sous!

Ces bonimens et cent autres analogues, accompagnés d'un vacarme assourdissant ou se mêlaient les bruits du tambour, de la grosse caisse, du tam-tam, des clarinettes, des trombones, des trompettes, des cornets, des sonnettes, des éclats de voix et des rires des promeneurs, emplissaient l'espace compris entre la place de la Nation, ancienne place du Trône, et la porte de Vincennes où se tient annuellement la fameuse et tapageuse foire au pain d'épice.

Jamais les petites boutiques des marchands forains et les baraques des saltimbanques n'avaient été plus nombreuses sur le champ de la populaire fête, où il semblait que toute la population de la capitale se fût donné rendez-vous.

C'était, il est vrai, le dimanche de Pâques, premier jour de la foire, et le soleil printanier rayonnait splendidement.

Parmi les loges devant lesquelles le public se pressait avec empressement, on remarquait celles qui renfermaient des ménageries, et particulièrement une baraque décorée de toiles peintes représentant des chasses d'animaux féroces, et appartenant au rajah Barbavara, accompagné de la jeune princesse Fatouma, des îles de la Sonde, l'un dompteur, l'autre dompteuse.

Le rajah Barbavara, sorte d'Hercule d'une cinquantaine d'années, à la peau basanée, aux cheveux rudes, à la barbe noire et touffue, aux sourcils épais, au regard dur, vêtu de carnavalesques oripeaux en soie jaune pâlie, se tenait vers l'entrée de son établissement, auprès duquel il battait un perroquet enchanté qui, par un ramage instruit, sans doute dû à de longues grandeurs humaines ne dédaignait pas de donner la réplique à son maître, monsieur Bilboquet, dont le travail principal consistait à battre la grosse caisse, pendant que les quatre musiciens allemands qui composaient l'orchestre soufflaient dans leurs instruments de cuivre pour attirer les badauds.

De taille ordinaire, membré fortement, âgé de quarante ans environ, M. Bilboquet, avec ses gros yeux gris narquois, sa large bouche aux dents noircies par la pipe, ses cheveux châtains coupés en brosse, sa figure rasée, au milieu de laquelle trônait un nez rutilant, ses grimaces, ses lazzis, ses habits grotesques, son aplomb amusant, réalisait assez bien le type du paillasse forain.

A l'âge de vingt-cinq ans, alors qu'il était ouvrier mécanicien, une après-midi, se trouvant près de boisson, il avait eu la main gauche broyée dans un engrenage et, à la suite de cet accident, s'était enrôlé, pour vivre et poussé par une vocation secrète, dans une troupe de saltimbanques, en qualité de jocrisse chargé de la parade.

Au service du rajah depuis cinq ans, il cumulait, dans la ménagerie Barbavara, les fonctions de pitre et de cornac. Il s'appelait de son vrai nom Pierre Chalu, et passait pour un ivrogne incorrigible, en même temps que pour un excellent homme.

—Savez-vous, patron, disait-il d'une voix éraillée, au contentement de cinq ou six cents spectateurs qui l'écoutaient, la bouche béante, quel est le moyen de faire cinquante paires de souliers en une heure?

—C'est de prendre cent cordonniers et de donner à chacun un soulier à fabriquer, répondait le rajah avec un accent auvergnat singulièrement marqué pour un Asiatique.

—Il s'agit d'un homme seul et non de cent ouvriers.

—Explique-toi, Bilboquet.

—Hé bien! patron, c'est de se procurer cinquante paire de bottes neuves, si l'on désire des soulers neufs, et de les couper toutes à la hauteur de la cheville; ainsi, en moins d'une heure, on a cinquante paire de souliers.

—Voilà une admirable invention! exclama Barbavara, tandis que les auditeurs massés aux pids de l'estrade riaient bruyamment.

—Pourriez-vous, maintenant, continua le pitre, me renseigner sur ceux que tourmente le désir d'être borgnes?

—Ce sont des fous, certainement.

—Vous vous trompez, patron; ce sont des gens très sensés : ce sont les aveugles. Allez aux Quinze-Vingts, et vous ne trouverez pas un seul des pensionnaires de cet hôpital qui ne brûle de vous voir dévorer par vos animaux.

—Trève de billevesées! déclara le rajah.

Puis, saluant l'auditoire :

—Mesdames et messieurs, fit-il, vous allez assister au travail le plus extraordinaire qui ait été osé avec des carnassiers. Un tigre et une tigresse capturés sur la côte de Malabar, dans les domaines de mes ancêtres, obéiront à ma voix, à mes gestes, et se couchent à mes pieds. Il y a six mois, M. Bilboquet, le présent manchot, ayant commis l'imprudence de passer trop près de leur cage, a eu la moitié du bras gauche mangé par eux. L'ours brun et les loups de Russie, dont la férocité n'est pas moins terrible, vous étonneront également par leur docilité. La princesse Fatouma, des îles de la Sonde, ma parente, continuera la séance par ses exercices avec les farouches lions-de l'Atlas. Cette jeune fille, héritière d'un trône dans l'extrême-Orient, a seize ans à peine et se distingue autant par sa grâce que par son précoce et merveilleux courage. Monsieur Bilboquet, invitez la princesse à se montrer sur l'estrade, afin que l'honorable société soit convaincue de la véracité de mes paroles. La représentation sera terminée par la valse de l'éléphant du roi de Siam et l'exhibition du monstrueux boa d'Afrique, poursuivit Barbavara pendant que le pitre se rendait auprès de la princesse. Et pour tout cela, que paierez-vous? La modique somme de un franc aux premières et de cinquante centimes aux secondes. Allez la musique! La salle est assez vaste pour contenir mille personnes.

Et tandis que les musiciens recommençaient leur tapage infernal et que la buraliste, femme du rajah, assise devant une table carrée recouverte d'un tapis rouge et surmontée d'une cassette, se disposait, aidée d'un employé de la ménagerie, à recevoir le public et à le diriger à droite ou à gauche, Bilboquet reparaissait par une porte pratiquée à l'extrémité de l'estrade et amenait la princesse Fatouma.

C'était la presque un enfant et on lui aurait donné tout au plus quinze ans, quoique l'affiche de la ménagerie et l'annonce du dompteur lui en prêtassent seize, vraisemblablement pour ne pas éveiller les susceptibilités de la police.

Frêle, gracieuse, blonde, blanche de peau, elle rappelait moins encore que son patron le type malais, et, en l'examinant, on l'eût crue plus volontiers née en France qu'à Java ou à Sumatra.

Ses traits réguliers, ses grands yeux bleus expressifs, sa bouche sympathique ornée de dents perlées, ses attaches fines, sa taille svelte, son air simplect distingué faisaient d'elle une créature vraiment séduisante.

Elle portait avec une élégance exquise un costume écourté, du genre de celui des pages du moyen âge, et, attaché à ses épaules et lui dégageant la poitrine, un manteau de satin qui tombait jusque sur les talons dorés de ses bottines.

Une étoile en strass brillait dans sa chevelure, au-dessus de son front, et elle avait à la main une légère fourche aux pointes piquantes et un fouet de chasse, instruments de son état.

Son apparition produisit un effet irrésistible sur la foule. En la voyant si charmante, les plus hésitants se décidèrent à prendre leurs billets, et bientôt l'escalier de la baraque fut encombré de monde.

—C'est un franc par personne aux premières et cinquante centimes aux secondes! cria dans un porte-voix M. Bilboquet, en laissant à son maître le soin et l'honneur de présenter la princesse.

Tout à coup, à l'instant où Barbavara et Fatouma rentraient dans la loge par la porte dérobée de l'estrade, un vieux monsieur, appuyé sur le bras d'une femme de trente-cinq à quarante ans, mise avec recherche, et qui suivait un valet de pied, poussa une longue exclamation, trembla et balbutia, debout au milieu de la chaussée :

—Victorine, as-tu remarqué cette ressemblance?

—Non, mon oncle, répondit la femme en pâlissant.

—J'ai cru revoir ma fille. Si nous entrions?

—Pour étouffer dans cette cohue! D'ailleurs, ces spectacles grossiers ne vous conviennent point. Rentrons plutôt à l'hôtel où nous arriverons juste à l'heure du dîner.

—Cependant, j'aurais voulu....

—Vous convaincre que vous vous êtes trompé? A quoi bon? Vous vous êtes déjà tout ému; c'est assez, et je ne permettrai pas que vous vous rendiez malade. Jules, nous retournons à l'hôtel, prévenez le cocher. Venez, mon oncle, venez.

Et la jeune femme entraîna le vieillard, qui s'éloigna à regret et se retourna plusieurs fois pour regarder la baraque du rajah, en murmurant avec agitation :

—C'est étrange, cette dompteuse est le portrait vivant de ma pauvre Lucile!...

A l'angle du boulevard Voltaire, il monta dans un riche landau, en compagnie de sa nièce, et fut promptement emporté, par un superbe attelage, dans la direction de Passy.

A ce moment, la loge du dompteur Barbavara regorgeait de spectateurs, et la jeune princesse Fatouma se disposait à faire travailler ses bêtes féroces.

II

CHEZ M. HUBERT DESROCHES.

A six heures, le landau s'arrêta devant une luxueuse habitation de l'avenue du Bois-de-Boulogne, sorte de petit palais, situé entre cour et jardin, d'agréable apparence, où tout ce qui, dans l'architecture bourgeoise contemporaine, est susceptible de plaire à l'œil avait été employé avec habileté et mesure.

Le concierge ouvrit la porte cochère. La cloche tinta et la voiture s'approcha du perron, où une domestique propriette et de la bonne venue venait d'accourir.

—Prenez le pardessus de monsieur et mon ombrelle, dit sèchement, à cette dernière, la nièce en offrant son bras au vieillard pour monter l'escalier.

Puis, changeant de ton et se tournant l'œil calin, vers son oncle :

—Appuyez-vous sur moi, ajouta-t-elle. Cette promenade à la foire au pain d'épice, que vous avez tenu à faire, malgré mes observations, vous a fatigué. Quelle cohue, quelle poussière, quel vacarme, et surtout quelle population! J'espère que votre envie est passée et que vous ne retournerez plus dans ce tohu-bohu!

—Ne me gronde pas, répliqua le vieillard en avançant avec quelque difficulté; à mon âge, les fantaisies sont permises parce qu'on ne doit plus en avoir longtemps.

Vous en aurez jusqu'à cent ans et au delà, si le ciel exauce mes vœux; seulement, vous ne vous y livrerez qu'autant qu'elles sont incapables de nuire à votre santé.

—Ma santé est satisfaisante, grâce à tes soins dévoués. Si ta cousine, ma fille chérie, vivait, je serais, auprès de vous, l'homme le plus heureux de la terre. Etre chœyé, aimé, c'est le rêve! Mais, vraiment, tu n'as pas trouvé de ressemblance entre cette jeune dompteuse et Lucile?

—Pas la moindre.

—J'ai donc été le jouet d'une illusion!

—Absolument.

—C'est possible, car je vois toujours partout la pauvre enfant.

Tandis que ces deux personnages pénétrèrent dans un salon magnifiquement meublé, précédés du valet de pied; la nièce conduisit l'oncle à un fauteuil moelleux et, pendant qu'il s'asseyait, alla ouvrir une fenêtre qui donnait sur le jardin.

—La belle journée de printemps! fit le vieillard en respirant librement.

—Comment vous sentez-vous? demanda la nièce d'une voix caressante.

—Bien, je te remercie.

—Alors, je monte chez moi.

—Va; je n'ai besoin de rien pour l'instant.

—Je redescends, du reste, dans deux minutes.

—Noble et sainte femme, murmura le vieillard attendri, lorsqu'il fut seul. Sans elle, sans son affection angélique, je ne sais ce que je serais devenu après les malheurs qui m'ont frappé coup sur coup.

Et il tomba dans une vague rêverie, le regard fixé, tantôt sur le ciel, tantôt sur les arbres verts.

Ancien rafineur de sucre dix fois millionnaire, nommé Hubert Desroches, il avait soixante-dix-neuf ans. Maigre, souffreteux, de taille moyenne, se tenant assez droit, toujours soigneusement rasé et correctement mis, bienveillant et charitable, il était sympathique à tous ceux qui l'entouraient ou qui l'approchaient. Ses cheveux d'un blanc d'argent et ses favoris coupés en brosse encadraient parfaitement sa figure aux traits distingués, qu'éclairaient des yeux bleus d'une rare douceur, et tout, dans sa personne, accusait une nature d'élite et un caractère aimable auquel on ne reprochait guère qu'un excès de faiblesse.

Veuf à soixante ans d'une femme vénérée, il avait marié, trois ans plus tard, sa fille unique à un officier de marine, son parent éloigné, qui, au bout de quatre années de ménage, et à la veille d'être promu au grade de capitaine de frégate, était mort de la fièvre, à Madagascar, laissant une enfant de trente mois pour laquelle il bâtissait, avant son départ, les plus somptueux châteaux en Espagne.

A la suite de ce deuil imprévu, M. Hubert Desroches avait quitté les affaires et s'était installé dans la villa de l'avenue du Bois-de-Boulogne, en compagnie des deux chers êtres qui lui restaient et d'une nièce, du même âge que sa fille, Mme Victorine Dorset, dont le mari, boursier et banquier, venait de se tuer pour échapper à la banqueroute et à la prison, et qui, ruinée et sans ressources, eût été réduite à la misère si son oncle ne se fût hâté de la secourir.

—Viens avec nous, je suis assez riche pour quatre, lui avait dit M. Desroches; Lucile, ta cousine, te servira de sœur, et Marguerite, ma petite-fille, verra en toi une seconde mère.

Et elle était venue, et s'était montrée si prévenante et si aimante que sa présence dans l'hôtel avait été considérée comme une bénédiction.

Malheureusement, la joie et la consolation qu'elle semblait avoir apportées s'étaient vite éclipsées.

A après un an de veuvage, sa cousine était morte d'une maladie de poitrine que les plus célèbres médecins de Paris avaient vainement tenté d'enrayer, et presque au lendemain de l'enterrement, la petite Marguerite avait disparu sans qu'on put découvrir ce qu'elle était devenue, malgré les recherches de la police.

Accablé par cette double catastrophe, M. Desroches était demeuré seul avec sa nièce à qui il avait abandonné la direction de sa maison et qui constituait, désormais, toute sa famille, et s'était si fortement attaché à elle qu'il eût difficilement supporté son absence.

Victorine Dorset, qui frisait la quarantaine à l'époque où s'ouvre ce récit, était une brune aux traits réguliers, au port de reine, à la démarche fière, dont les vices dominants, selon les on-dit des mauvaises langues, devaient être l'avidité et l'égoïsme.

On prétendait qu'elle ne cajolait son oncle que pour s'assurer un héritage considérable qui lui revenait légalement, sauf testament contraire, depuis la mort de sa cousine Lucile et la disparition de la petite Marguerite; mais, qu'au fond, elle se moquait de M. Desroches, s'intéressait médiocrement à sa santé, et ne restait auprès de lui que pour mieux le dépouiller.

La suite nous apprendra ce qu'il y avait de vrai dans ces racontages. Nous pouvons dire, toutefois, dès maintenant, que pour les observateurs impartiaux, Mme Dorset ne payait pas de mine, et que ses démonstrations d'affection à l'ancien raffineur ressemblaient beaucoup à de la tartuferie.

Mme Dorset occupait, dans l'hôtel de M. Desroches, la moitié du deuxième étage, à côté de la lingerie et de la resserre de la vaisselle précieuse dont elle gardait les clefs; son oncle habitait la moitié du premier, auprès de l'appartement de sa fille auquel il n'avait pas voulu qu'on touchât, et qu'il parcourait souvent, comme pour y chercher celles qui n'y étaient plus; le rez-de-chaussée, au-dessous duquel se trouvait l'office, possédait les salons de réception et la salle à manger.

Le bon goût et une prodigalité bien entendue avaient présidé à la décoration intérieure et à l'ameublement de la charmante demeure du richissime industriel retraité, et l'on ne pouvait guère citer, dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, si bien bâtie pourtant, de plus agréable et de plus joli *palazzetto*.

Après quelques minutes d'absence, le temps de modifier sa toilette, Victorine reparut.

—Vous voilà tout rêveur, fit-elle d'un ton velouté, le sourire aux lèvres et en s'approchant de son oncle. Est-ce que vous penseriez encore à cette saltimbanque?

—Oui, répondit tristement M. Desroches, et il m'est pénible de savoir que la fillette en qui j'ai vu revivre ma chère enfant exerce un métier aussi misérable et aussi dangereux.

—Je vous jure, mon bon oncle, que votre cœur et votre imagination ont trompé vos yeux en cette circonstance, et que la princesse Fatouma, des îles de la Sonde, ne rappelle nullement Lucile.

—Vraiment?

—Je vous l'atteste.

—C'est égal, insista le vieillard, qui éprouvait de la répugnance à abandonner sa conviction, je veux que tu alles le revoir afin tu recherches ce que je pourrais faire en sa faveur au cas où elle ressemblerait réellement à ta cousine.

—Votre désir sera satisfait dès demain, mais je suis persuadée que je vous rapporterai, du cours de Vincennes, une déception.

—N'importe.

—Monsieur est servi, annonça le valet.

—Votre bras, mon oncle, reprit avec un redoublement de câlinerie Victorine, en aidant le vieillard à se lever.

Le dîner dura une heure pendant laquelle Mme Dorset s'efforça de distraire l'ancien raffineur et d'effacer l'impression qu'il avait reçue à la foire au pain d'épice; puis l'oncle et la nièce passèrent dans le salon, où ils prirent le thé, et où M. Desroches pria Victorine de lui jouer, au piano, quelques-uns des morceaux que Lucile préférait.

A neuf heures, le vieil industriel se sentant fatigué, monta chez lui, toujours soutenu par son excellente nièce qui ne voulait confier à personne la mission de le conduire à sa chambre à coucher.

Quand il fut seul, après que son domestique l'eut à moitié déshabillé, il prit sur sa cheminée à côté de la pendule, deux photographies : celles de sa fille et de sa petite-fille. Les regarda, les baisa pieusement, les reposa à leurs places, et se mit au lit en disant :

—Victorine a beau prétendre le contraire, la jeune dompteuse de la baraque du cours de Vincennes est le portrait frappant de Lucile et de Marguerite.

III

VICTORINE DORSET.

Pendant ce temps, Victorine, retirée dans son appartement, à l'abri des regards curieux et des oreilles indiscrètes, était en proie à une agitation extraordinaire.

En un clin d'œil, sa physionomie avait changé, ses yeux, de douceureux, étaient devenus durs, sa bouche avait pris une expression de colère, et sa figure une teinte cadavérique.

—Il a raison, grondait-elle, les dents presque serrées et les mains crispées; cette saltimbanque ressemble à Lucile, et, chose plus grave, son patron, le rajah Barbavara, est le sosie de Joseph Craufon. Est-ce que le misérable m'aurait trompée? Je le saurai demain matin. Il y a douze ans que je cherche la cause de fortune de l'assommant vieillard dont je me suis constituée, à la fleur de l'âge, la gardienne et la servante, je ne souffrirai point qu'une tralison m'enlève, à la veille d'un succès, le fruit de ma domestricité et de ma patience. Je n'avais pas prévu cette complication, on ne songe pas à tout; mais puisqu'elle s'est produite, je ne reculerai devant rien pour l'empêcher de détruire mes légitimes espérances.

Puis elle se coucha, souffla sa bougie et tâcha de s'endormir, tout en grommelant, avec un vague espoir :

—Il y a des ressemblances bizarres et qui trompent; peut-être le rajah Barbavara et la princesse Fatouma sont-ils réellement des Indiens. Alors mes craintes tomberaient naturellement et ma situation resterait intacte et solide.

Mme Victorine Dorset n'était donc pas, ainsi que le croyait M. Hubert Desroches, un modèle de désintéressement, de dévouement, de bonté et de vertu!

Non, et le moment est venu de tracer la silhouette exacte de cette édifiante personne.

A l'époque où s'ouvre ce récit, Victorine Dorset avait trente-huit ans, et, depuis l'âge de vingt-six ans, habitait chez son oncle. Sournoise, égoïste, impérieuse, tourmentée par la passion de l'argent, elle s'était dit, après le décès du mari de Lucile, que si sa cousine et l'enfant de sa cousine mouraient, elle demeurait l'unique héritière du raffineur, et elle avait manœuvré pour que les millions qu'elle convoitait devinssent sa propriété.

D'abord, elle pensa à se débarrasser de Lucile, qui pouvait se remarier et qu'elle considérait, à cause de cela, comme particulièrement redoutable, et c'est elle qu'elle attaqua en premier.

Après mûre réflexion, elle résolut de l'empoisonner, et comme elle tenait à ne pas être soupçonnée, c'est-à-dire à ne compromettre ni sa sécurité, ni son avenir, elle usa d'un toxique qui ne devait laisser aucune trace et qu'elle tenait, dit-elle, de la part, suivant elle, du mari de sa victime.

Un jour l'officier de marine, en racontant une visite à Batavia et en parlant des mœurs javanaises, lui avait dit, presque gaîement, en lui montrant une tabatière en santal, remplie d'une poudre noirâtre :

—Voici le poison avec lequel les gens de Java envoient impunément *ad patres* ceux dont ils veulent la perte. Cette substance est fabriquée avec le poil noir et court qui entoure le nœud du bambou vert. Elle produit le rhume de cerveau incurable quand elle se loge dans les fosses nasales, la bronchite chronique quand elle se colle aux bronches, et la phtisie pulmonaire quand elle s'attaque aux poumons. Dans ce dernier cas, elle agit rapidement et le malade est vite emporté.

Indignée ou feignant de l'être, Victorine s'était écriée qu'il ne fallait pas plaisanter avec les choses lugubres, et, s'emparant de la petite boîte, avait jeté celle-ci par la fenêtre, à l'approbation de Lucile; mais le soir, en cachette, elle s'était glissée dans le jardin, poussée par sa mauvaise nature, elle avait ramassé la tabatière indienne, sans savoir ce qu'elle en ferait, et, plus tard, s'était décidée à expérimenter l'effet du poison sur un cochon qu'elle prenait dont la suppression la préoccupait incessamment depuis l'enlèvement du lieutenant de vaisseau par la fièvre pernicieuse, à Tamatave.

L'effet avait été foudroyant.

Administrée à forte dose pendant une semaine, dans du thé ou du café, la poudre javanaise avait déterminé une phtisie d'une gravité exceptionnelle, et la malheureuse Lucile était morte au bout de quelques mois de souffrances, dans les bras de son empoisonneuse que la douleur la plus sincère paraissait abattre.

La mère exécutée, il fallait tuer la fille, autrement rien n'était fait.

Victorine se prépara froidement à perpétrer ce second crime, tout en prodiguant les consolations à son oncle.

Un procès retentissant, un empoisonnement découvert tardivement et établi par une autopsie, l'arrêta en l'effrayant.

(*A continuer.*)

Absents.

de New-York— dont il désire l'adresse.

de la Nouvelle-Orléans possibles dans l'étranger.

désignées par un avocat, pouvant avoir droits à l'étranger. Elles s'avocat en question

Beauregard ont Orléans. Il s'agit des intéressées.

ce but à la Nouvelle de ceux qui ont droit à

Bagnères.

sur Seulles. sur Calonne.

de Lausanne Landeo

Sedan (Ardennes).

(Haute Loire). Lattrégor.

(du Nord).

Bressuire.

(Isère). Passons sous Brangent.

St-Girons. lieutenant de vais-

parti pour la 1874.

à Savigny.

domicilié à Argentine. Montreuil sous Bois

de Paris. Lodias Taylor. et Lucilla Brown. et Rattale Payne, Rattale Déride. Nouvelle Orléans, Louisiane.

Joseph Bousat, autre

Londres. Paris. de Bayonne, négo-

ou Lorie, né en France cuisinier à bord d'un

Lunesses, Louisiane.

professeur de mu-

Allemand, maître de l'Ordre de St-Louis.

Paris. Félix René, boulan-

rentier.

Aimé Marie Andriam Jean Antoine Dunant. Jean Baptiste.

de l'Eure, décédé. Calvados.

Hortense. Nouvelle-Orléans. Paris : autrefois officommunique. by, France.

Do— 1855.

Joseph, officier dans a épouse une demoi-

1835. Pont St Esprit, Gard. Louis Pelissier. de la Provence. Philippe Dupetival, Pa-

né en France en cuisinier.

et François, Bor- USBIER, No 9 Murray

CCESSION.

Kaspar Auch.

DISTRICT pour la paroisse.—Division D— donne aux créanciers autres personnes dans les deux jours notification les raisons le compte présenté F. Welck exécuteur testamentaire ne se et les fonds au dit compte.

J. McGEEHAN. Greffier.

F. Bigney.

DISTRICT pour la paroisse.—Division A— Mark F. Bigney a la Cour à l'effet d'obtenir dans la F. Bigney, décédé présent donné à tous ceux d'avoir à déduire pour lesquelles il dite pétition.

GEEHAN, Greffier.

W. Leonard.

DISTRICT pour la paroisse.—Division A— donne aux créanciers après personnes dans les deux jours notification les raisons le compte présenté testamentaire de approuvés et homologués conformement

J. McGEEHAN. Greffier.

Isaac Riley.

DISTRICT pour la paroisse.—Division A— donne aux créanciers autres personnes dans les deux jours notification les raisons le compte présenté Riley administrateur approuvé et homologué

J. McGEEHAN Greffier.

CHRISTMAS ON WHEELS.

Entrepôt de Voitures de R. P. RANDALL,

162 RUE GRAVIER.

BICYCLES, TRICYCLES, VÉLOCIPÈDES, PATINS A ROULETTES, VOITURES D'ENFANT, BUGGIES ET VOITURES DE PLAISIR, ETC

19 juil 85—1an

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc.,

CHEZ

FRANTZ & OPITZ,

COIN DES RUES ROYALE & BIENVILLE.

BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.

Les plus jolis MONOGRAMMES gravé aux prix les plus réduits tous genres faits sur commande. 1er sept85—1an

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée No. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:

Arrivée,	Départ.
No 1.....9.00 A. M.	No 2.....5.00 P. M
No 3.....6.30 P. M.	No 4.....7.30 A. M
No 5.....10.00 A. M.	No 6.....4.15 P. M.

ST-LAURENT, de Jonaellin, mercredi, 5 mai.
NORMANDIE, de Kersabree, mercredi, 12 mai
AMERIQUE, Dardignac, mercredi, 19 mai.
LABRADOR, P. d'Hauterive, mercredi, 26 mai
CANADA, Padel, mercredi, 2 juin.

Les trains Nos 1, 2, 3 et 4 correspondent à Ethel avec le train allant à Clinton, et à Harrison avec ceux allant à Natchez et Jackson.

Les trains 1, 2, 3 et 4 correspondent à Vicksburg avec les trains du V. S. et P. et V. et M. Les trains Nos 1 et 2 correspondent, à Leland avec ceux allant à Huntington, Arkansas City et tous les points de l'Arkansas.

Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer de ce point. Billets à vendre et places dans les chars-dortoirs retenus tous les jours au bureau cois Magazine et Natchez.

A. G. RICHARDSON, Gen'l Manager.
E. F. SCHREIBER, Traffic Manager.
17 mai 84—1 an

Prix du passage pour le Havre.

Première cabine. (vin compris).....
.....$50 $100 et $125

Deuxième classe.....$60

Billets aller et retour à prix réduits.

Entrepont, $25, avec aménagement supérieur soigneusement vin, literie et ustensiles.

Pour fret et passage, s'adresser à

A. D. SCHREIBER,
61 rue Carondelet, au premier.

P. S.—Chèques sur la Banque Transatlantique de Paris

RED STAR LINE.

Bateaux de la malle Royale Belge et des E.-U. partant tous les samedis.

ENTRE NEW YORK ET ANVERS

LE RHONE, GERMANY, ITALY, HOLLAND, ET FRANCE.

Prix d'automne et d'hiver

1re cabine, $60 à $100. Aller et retour, $110 à $180. 2e classe, $45 payé d'avance. Aller et retour, $80. Entrepont, à bas prix.

Peter Wright & Sons, Gen. Agts., No 53 Broadway, N. Y.

A. K. MILLER & CO., 37 Carondelet.
F. E. GUEDRY, 19 rue du Camp.
Ed. A. YOEKE, cotn Carondelet et Gravier.
4 nov—85 1 an

LIGNE CROMWELL.

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT

Partant Mercredi 12 mai à 4 h A. M.

Cette ligne se compose des vapeurs suivants: KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.

Le steamer

LOUISIANA, Capt. Gager.

Partira de son quai au bord de la rue Toulouse

ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. 0/0

Passage—Entrepont.....40
Entrepont.....20

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.

Pour fret ou passage s'adresser à

ALFRED MOULTON & CO.,
Rue Carondelet No 41

4mai—1 an

NEW CAMELIA, SERVICE D'HIVER.

Le vapeur à partir du 1er Novembre 1885, partira de Milneburg, à l'arrivée des convois de Pontchartrain, au pied de la rue des Champs Elysées:

MARDI, à l'arrivée du train de 12 m.
JEUDI " " " 12 m.
SAMEDI " " " 3 p. m.

Retour—Laissera Old Landing

LUNDI.....5 a. m.
MERCREDI.....7 a. m.
VENDREDI.....7 a. m.

Il sera et le temps le permettra.

Prix du trajet pour Bradeville Lewisburg.....$1 00
Prix du trajet pour Madisonville.....1 25
Prix du trajet au delà de Madisonville et pour Old Landing.....1 50

Excursions tous les dimanches à l'arrivée du rais de 9 heures.

Le tout est reçu journellement à la gare du chemin de fer de Louisville & Nashville, au pied de la rue Girod.

W. G. COYLE, Agent,
1er mai— 47 rue Carondelet.

Ligne régulière du haut de la côte,

Les bateaux à vapeur suivants de la Red River and Coast Line partiront comme suit à partir de cette date.

Pour le Bayou Lafourche, Donaldsonville, et ou les débarcadères intermédiaires.

ASSOMPTION.

Part tous les LUNDIS et JEUDIS, à 5 heures p. m.

ISABEL.

Part tous les MARDIS à 5 heures p. m. et les SAMEDIS à midi.

Pour Donaldsonville, et tous les débarcadères intermédiaires de la côte.

DANUBE.

Part tous les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS, à midi.

1er sept B. RIVET, Agent.

Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux No 3 1/2 rue Carondelet.

Seizième Etat Annuel.

Nouvelle-Orléans, ce 18 janvier 1886.

CONFORMÉMENT à sa charte, l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans publie l'état suivant de ses affaires pour l'année expirée le 31 décembre 1885.

Primes sur risques de feu.....	$495.464 05
Primes sur risques de mer.....	41.553 52
Primes sur risques de rivière.....	9.908 38
	$546.925 95
A ajouter primes non acquises de 1884, acquises en 1885.....	152.925 00
	$699.850 95
A déduire:	
Primes rabbonnées et réfaction (Rebate).....	$24.640 18
Réassurances.....	107.199 75
Primes sur risques non terminées.....	136.280 00
	682.109 93
Primes nettes acquises.....	$431.741 02
A ajouter:	
Intérêts et profits et pertes.....	49.041 56
	$480.782 58
Pertes payées sur les risques de feu.....	$295.817 06
" " de marine.....	23.755 20
" " de rivière.....	3.112 66
Pertes non ajustées.....	75.500 00
	$398.184 92
Commission d'agences.....	75.402 41
Dépenses d'agences.....	8.865 20
Taxes et licences.....	12.092 89
Dépenses de bureau.....	28.172 46
Dépenses casuelles.....	3.496 72
	$517.124 60
	$36.342 02
Dividende semi-annuel de 5 0/0 déclaré au 30 juin 1885.....	$15.000 00

ACTIF.

Argent en caisse.....	$36.120 33
$70.000 Bons des Etats-Unis 4 0/0.....	86.100 00
$70.000 Bons des Etats-Unis 3 0/0.....	71.400 00
$50.000 Bons Consolidés de la Nlle-Orléans.....	52.000 00
$58.220 Bons à Primes de la Nlle-Orléans.....	57.055 60
Dépôt au trésor de l'Etat du Mississippi.....	15.000 00
	$317.675 93
Primes en voie de recouvrement.....	17.693 45
Entre les mains d'agents aux Etats-Unis et en Europe.....	54.632 74
Prêts sur hypothèque.....	84.371 34
Effets à recevoir.....	9.885 00
Bons, actions et autres valeurs.....	12.819 52
Meubles et installations de bureaux.....	2.500 00
	$463.077 98

PASSIF.

Capital payé en plein.....	$300.000 00
Dividendes non réclamés.....	2.640 00
Pertes non réglées.....	75.500 00
Primes sur risques non expirées.....	136.280 00
	$514.420 00

Le tableau ci-dessus est une copie exacte des livres de l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.

G. LANAUX, Président.
LÉON SÉRE, Secrétaire.

Assermenté et signé devant moi, notaire, ce 19 janvier 1886.

CHAS G. ANDRY, Notaire.

20 janv—1m

CHEMINS DE FER

LOUISVILLE, NEW ORLEANS —AND— TEXAS RAILWAY.

MISSISSIPPI VALLEY ROUTE.

Route du Sud de la Nouvelle-Orléans, du Texas et de la Californie.

Southern Pacific Co. Atlantic System via Morgan's La. & Tex. R. R. Pa. Co.

Départ de la N-Orléans.	Arrivée à la N-Orléans.
No 1 bleu.....8.10 a m	No 19 Calif'a.7.40 a m
No 20 Tex.7.30 p m	No 2 bleu.....6.20 a m

Chars-dortoirs entre New-Orléans, Houston et la Californie; un seul changement jusqu'à San Francisco.

Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer de ce point. Billets à vendre et places dans les chars-dortoirs retenus tous les jours au bureau cois Magazine et Natchez.

A. G. RICHARDSON, Gen'l Manager.
E. F. SCHREIBER, Traffic Manager.
17 mai 84—1 an

Fait sous serment pardevant moi, ce 20e jour de janvier, 1886.

W. O. HART, Notaire.

Nouvelle-Orléans, 20 janvier 1886.

A une réunion du Conseil de Direction tenue ce jour, il a été décidé de payer sur chaque part d'intérêt et les dividendes suivants, sur demande:

DIX POUR CENT d'intérêt et CINQ POUR CENT en dividende capital payable ensemble sur les dividendes-intérêt de QUATRE POUR CENT sur le capital de la Compagnie.

VINGT-CINQ POUR CENT de dividende sur les primes participantes.

R. H. BENNÈS, Secrétaire.
F. N. MARKS, Président.
T. PRUDHOMME, Vice-Président.

Conseil de Direction:

Jacob Alexander, Léon Bertoli,
H. H. Bierhorst, Phil. Block,
Peter Blaise, P. Egan,
H. Ellerman, Jno. Fitzpatrick,
C. Taylor Gaarde, Chas. Heard,
A. H. Isaacson, I. N. Marks,
A. A. Maginnis, Wash. Marks,
T. Prudhomme, A. H. Newhard,
Otto Thoman, Jno. Everett.

22 janv—1 mois

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurances Mutuelles des Marchands de la Nlle-Orléans.

No 104, RUE DU CANAL.

Conseil de Direction.

Tr